

LA FÊTE DU "TUE COCHON" À ARLAC

JBL "le p'tit curieux d'Arlac" Can'arlacais - n°63

A Arlac comme dans la banlieue de Bordeaux, la fête du tue cochon perdurait dans beaucoup de familles après la dernière guerre. Comment, pourquoi ? Un petit tour en arrière grâce à la mémoire des anciens.

C'est encore notre Napoléon 1^{er} qui a bouleversé les habitudes des bouchers et charcutiers parisiens en interdisant d'abattre les animaux en dehors de 5 hangars à construire à l'extérieur de Paris. Plus de sang dans les caniveaux, plus d'intestins pourrissant aux coins des rues : fini le bon temps moyenâgeux. C'est en définitive un seul abattoir qui sera créé en 1867 à la Villette.

A Bordeaux, les abattoirs seront construits vers 1824-1832 par l'architecte Durand à l'emplacement du fort Louis. Après leur transfert en 1930 quai de Paludate, l'emplacement est devenu l'actuelle place André Meunier ^[1].

Mais les moutons, les chèvres, les porcs, les poules et les lapins, s'ils étaient élevés dans une ferme ou dans un enclos particulier, pouvaient être abattus par la famille à condition que les produits soient donnés aux participants ; pas question de vendre à quiconque, même pas aux voisins.



Après une petite enquête de l'autorité municipale dans le quartier, il était permis l'élevage d'un porcelet acheté au printemps ou en été ; il grandissait dans un petit bâtiment situé au fond du jardin, loin des maisons avoisinantes à cause de l'odeur nauséabonde des déjections qui attiraient des nuées d'insectes coprophages^[2]. Les drôles d'Arlac, nos grands pères actuels, se rappellent du grognement du cochon qu'on tue rue Jean-Jacques Rousseau.

Le jour prévu, le plus souvent en décembre, janvier ou février, toute la famille se rassemblait tôt autour d'un charcutier, quelquefois un professionnel, mais le plus souvent un voisin expérimenté. On sortait de son abri le cochon qui essayait de s'échapper dans la rue, les hommes lui liaient les pattes, un jeune lui tenait la queue et il était amené sur une longue table ; un coup de maillet ou un coup de fusil pour l'estourbir et au travail pour obtenir les beaux jambons, les côtelettes, les saucisses et saucissons, les rillettes et les rillons, les grattons, les pâtés, le saindoux...qui seront consommés au cours de l'année ; les gamins étaient mis à l'écart sauf ceux qui vidaient les intestins qui deviendront l'enveloppe des boudins et saucisses...

Puis c'était la fête ; la famille ne se séparait pas sans goûter la cochonnaille et surtout consommer la jimbourra, la succulente soupe de boudin noir et de légumes accompagnée d'un bon coup de vin rouge des vignes voisines.

Que reste-il du tue cochon à Arlac ? Pas grand-chose sinon quelques cabanes au fond des jardins, les anciennes porcheries, devenues abris pour tondeuse, bêche et autres outils, au besoin studio pour la belle mère en visite, sans que les propriétaires actuels ne se doutent de l'usage antérieur.

Ah si les drôles et drôlesses de cette époque, nos papis et mamies actuels, pouvaient nous raconter leur jeunesse !

(1) André Meunier (1905-1944), instituteur, résistant

(2) Insectes qui se nourrissent d'excréments